

Entretien avec
ANNE-MARIE CADIEUX ET
JAMES HYNDMAN

PROPOS RECUEILLIS PAR MARCO DE BLOIS

24 IMAGES: *Le décès, il y a deux ans, de Jean-Louis Millette — ce grand comédien dont le talent et la personnalité n'ont jamais su être exploités au cinéma — est venu ranimer à la revue l'impression que nous avons déjà que les acteurs au Québec sont mieux servis par le théâtre que par le cinéma. Qu'en pensez-vous?*

JAMES HYNDMAN: C'est vrai que beaucoup de gens dans le milieu du cinéma — notamment les producteurs — sont frileux par rapport aux acteurs de théâtre qui ne sont pas connus du grand public parce qu'ils ne font pas de télévision. Il y a encore des gens qui pensent que certains noms peuvent, à eux seuls, faire courir les foules, alors qu'au Québec, ce n'est pas le cas. De toute façon, ça n'a aucun bon sens de fonctionner ainsi. J'ai revu *Les ordres* récemment et la force, non seulement du film mais surtout du jeu des acteurs, est extraordinaire. Tout l'héritage du documentaire québécois y est visible, tant dans la manière de concevoir le film, de traiter le sujet, que dans le jeu des acteurs. Or, c'est quelque chose qui, pour moi, n'existe plus dans le cinéma québécois. Les scénarios sont devenus extrêmement « scénarisés », très écrits, il y a de moins en moins de place pour l'improvisation sur les plateaux, ce qui limite l'acteur, le contraignant, sans compter les journées qui sont de plus en plus chargées. Alors, les possibilités pour un acteur de se voir offrir, au départ, un matériau qui soit riche, de s'approprier un rôle, de travailler avec



James Hyndman dans *Le polygraphe* (1996) et Anne-Marie Cadieux dans *Le confessionnal* (1995), tous deux de Robert Lepage.

un metteur en scène ayant assez de marge de manœuvre pour arriver au plus près de quelque chose de vivant, de vrai, quitte à s'éloigner de ce qui avait été prévu dans le scénario, toutes ces conditions qui peuvent permettre un niveau de jeu comme celui que l'on retrouve dans *Les ordres*, sont très, très peu souvent réunies dans notre cinéma aujourd'hui. Pour ces raisons, les acteurs sont effectivement mieux servis par le théâtre où le temps de travail est beaucoup plus important. Les textes y sont aussi plus forts et les rôles, par le fait même, riches et complexes. Et puis, beaucoup de réalisateurs ne savent pas travailler avec les acteurs, ne comprennent pas trop com-



Anne-Marie Cadieux et James Hyndman.

ment ceux-ci fonctionnent et ont donc du mal à tirer d'eux le meilleur parti.

ANNE-MARIE CADIEUX: Pour ma part, je suis incapable de séparer l'acteur des problèmes auxquels est confronté notre cinéma. Les acteurs y sont moins bien servis parce que c'est très difficile pour les réalisateurs aussi. Au Québec, on est un peu orphelin d'une vraie cinématographie. Si un réalisateur comme Wang Kar-wai vivait ici, il ne pourrait jamais réussir à financer ses films. On ne peut pas non plus trouver d'exemples ici d'actrice qui, comme Isabelle Huppert, aurait une vraie carrière au cinéma, avec grands rôles.

J'ai eu des rôles plus intéressants au théâtre parce que les pièces dans lesquelles j'ai joué sont elles-mêmes plus intéressantes. Beaucoup plus de rôles qu'on m'offre au théâtre représentent des défis, me permettent de me déployer. Pour cette raison, je me considère davantage comme une actrice de théâtre, et cela probablement par défaut, ce qui est un peu triste. Mais quand, tout à coup, on voit un film comme *La femme qui boit*, qui est à la fois un film d'actrice (Élise Guilbault) et d'auteur (Bernard Émond), on se dit que c'est donc possible. Il est rare ici d'assister à cette symbiose, puisque dans un film l'acteur et l'auteur sont inséparables: il ne peut pas y avoir de grande performance dans un mauvais film.

Il y a une idée assez fréquente dans le milieu du cinéma qui est qu'en augmentant le budget des films on en augmenterait aussi la qualité, alors qu'il n'y a pas de lien entre les deux...

A.-M. CADIEUX: Évidemment! Il faut avant tout qu'existe un terrain propice au développement d'une parole. Si, par exemple, on présentait ici un projet sans dialogues, on se ferait dire que ce n'est pas un scénario, alors que le cinéma est avant tout un langage visuel qui repose sur une mise en scène.

J. HYNDMAN: L'intérêt des films ne dépend effectivement pas d'une question d'argent. Par contre, les sommes investies étant importantes, on considère comme menaçant de prendre certains risques. Le théâtre, lui, est un lieu de recherche et d'exploration, un lieu de liberté extraordinaire, où tout est possible, où l'on prend le temps de chercher et de trouver une forme, un ton, une complicité les uns avec

les autres, et ce travail-là peut donner lieu parfois à de grandes choses, qui s'offrent comme une expérience forte tant pour ceux qui jouent la pièce que pour ceux qui y assistent. Ce que je trouve difficile au cinéma, c'est que j'ai rarement eu ce sentiment d'être dans un lieu où l'on peut chercher et où on a droit à l'erreur. En répétition au théâtre, on peut passer une semaine à errer, à se planter, à réfléchir sur les raisons qui font que ça ne fonctionne pas, puis on progresse à la lumière de ces erreurs permettant à quelque chose de nouveau de se déployer. Quand il n'y a pas de possibilité de faire des erreurs, les chances de trouver des choses insoupçonnées, magiques,